



Nous sommes de plus en plus nombreux à croire que Dieu n'existe pas. Et de moins en moins à percevoir la religion comme un besoin essentiel. Le reste du monde est plus croyant que nous.

Double paradoxe de l'époque : la religion est devenue davantage médiatique que sociétale ; les Français sont plus sceptiques que religieux, mais plus religieux que croyants. C'est ce qui ressort du sondage OpinionWay réalisé pour CLES fin septembre-début octobre, sur un échantillon de 2 000 personnes. Pendant cette même semaine, pas une journée sans images et commentaires sur le pape François, ni sans informations sur les tensions et violences autour des islamistes.

D'ailleurs, nos concitoyens en conviennent puisque plus des deux tiers pensent que la religion est un besoin essentiel qui va se maintenir. Mais davantage pour les autres que pour eux-mêmes puisque près des deux tiers, aussi, estiment que l'on peut réussir sa vie sans dimension spirituelle ou religieuse.

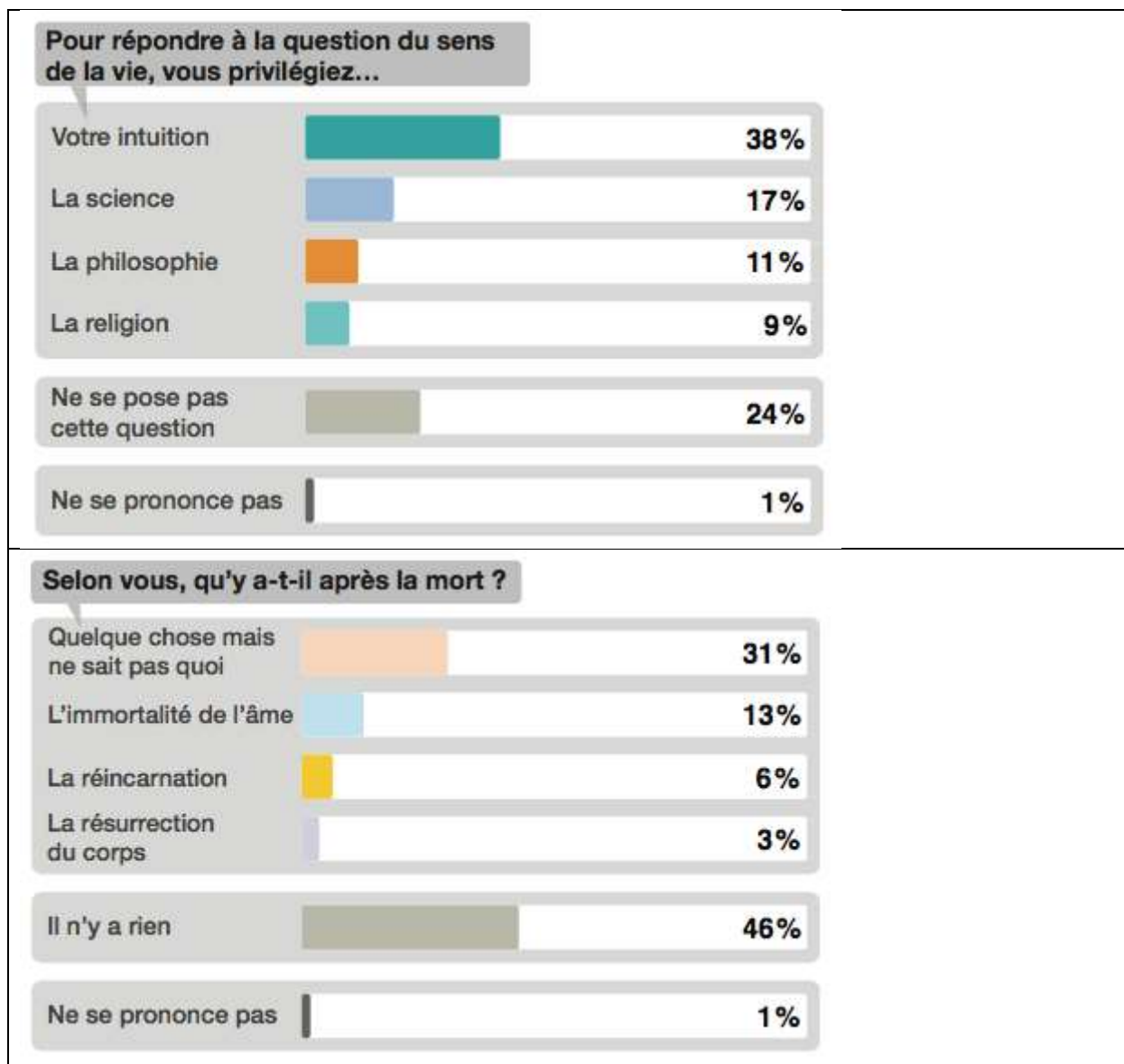
Conserver un lien avec une religion est, chez nous, plus répandu que la croyance en Dieu. Est-ce vraiment étonnant alors que les religieux parlent beaucoup plus fréquemment de morale sexuelle ou familiale que du rapport à la divinité ?

C'est la conception ancestrale de Dieu qui se porte le plus mal puisque, même chez les catholiques déclarés, moins de la moitié disent y croire. Et parmi ceux qui sont croyants, seuls 38 % continuent à concevoir Dieu comme celui décrit par les Ecritures saintes : une entité qui s'exprime, qui décrète, qui condamne, pardonne et que, surtout, l'on peut (et doit) prier. Pour la majorité des autres, c'est plus flou : ce serait la nature, ou une énergie surnaturelle ou... ils ne savent pas. Le credo de notre époque serait-il devenu : « Je crois, mais je ne sais pas très bien en quoi » ?

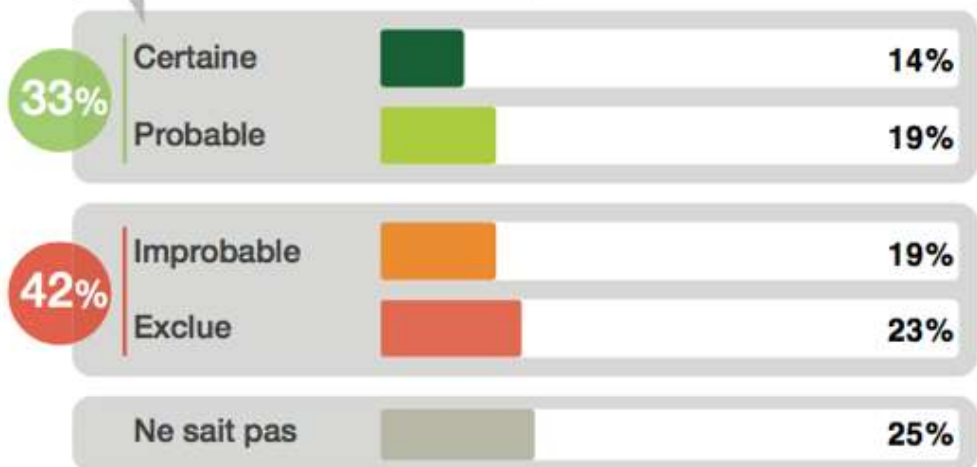
En revanche, dans le déroulement de leur existence, ils sont 44 % à ressentir encore le besoin de rituels, qui ne restent religieux que pour la moitié de ces derniers.

Mais le plus difficile à encaisser, pour les représentants des grands cultes, n'est-il pas de constater que sur l'essentiel, c'est-à-dire la vie et la mort, on se passe de religion ? En effet, seuls 9 % d'entre nous attendent de la religion qu'elle donne un sens à leur vie. Et 46 % croient qu'il n'y a rien après la mort. Une conviction qui progresse en flèche puisqu'il y a huit ans, nous n'étions que 39 % à la partager.

Ce sondage décrit un pays profondément séculier où l'on est en train d'oublier Dieu. C'est la France en fort contraste avec le reste du monde. Car autour de la planète, cette a-religiosité n'est partagée, à ce point, que par les Chinois et les Tchèques.

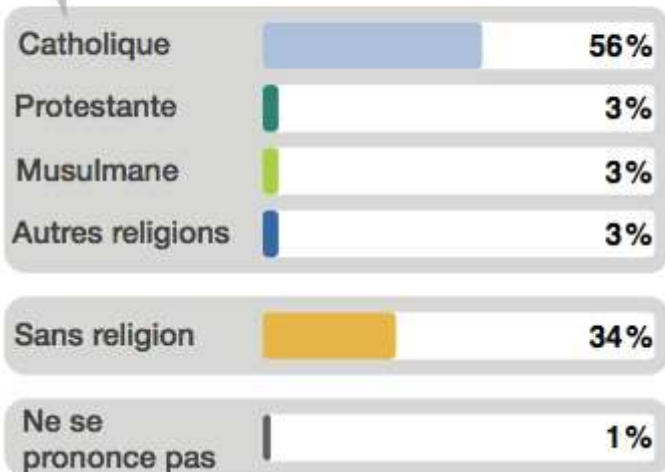


L'existence de Dieu vous paraît-elle...



Seuls 42% de ceux qui s'affirment catholiques se disent certains de l'existence de Dieu. C'est le cas pour 61% des musulmans et 46% des protestants.

Quelle est votre religion, si vous en avez une ?



Parmi les croyants, seuls 38 % personnalisent encore Dieu comme le fait le catéchisme.

Pour vous, Dieu, c'est plutôt...

Une énergie surnaturelle 21%

La Nature 20%

Celui avec qui dialoguer 17%

Ne sait pas 41%

Ne se prononce pas 1%

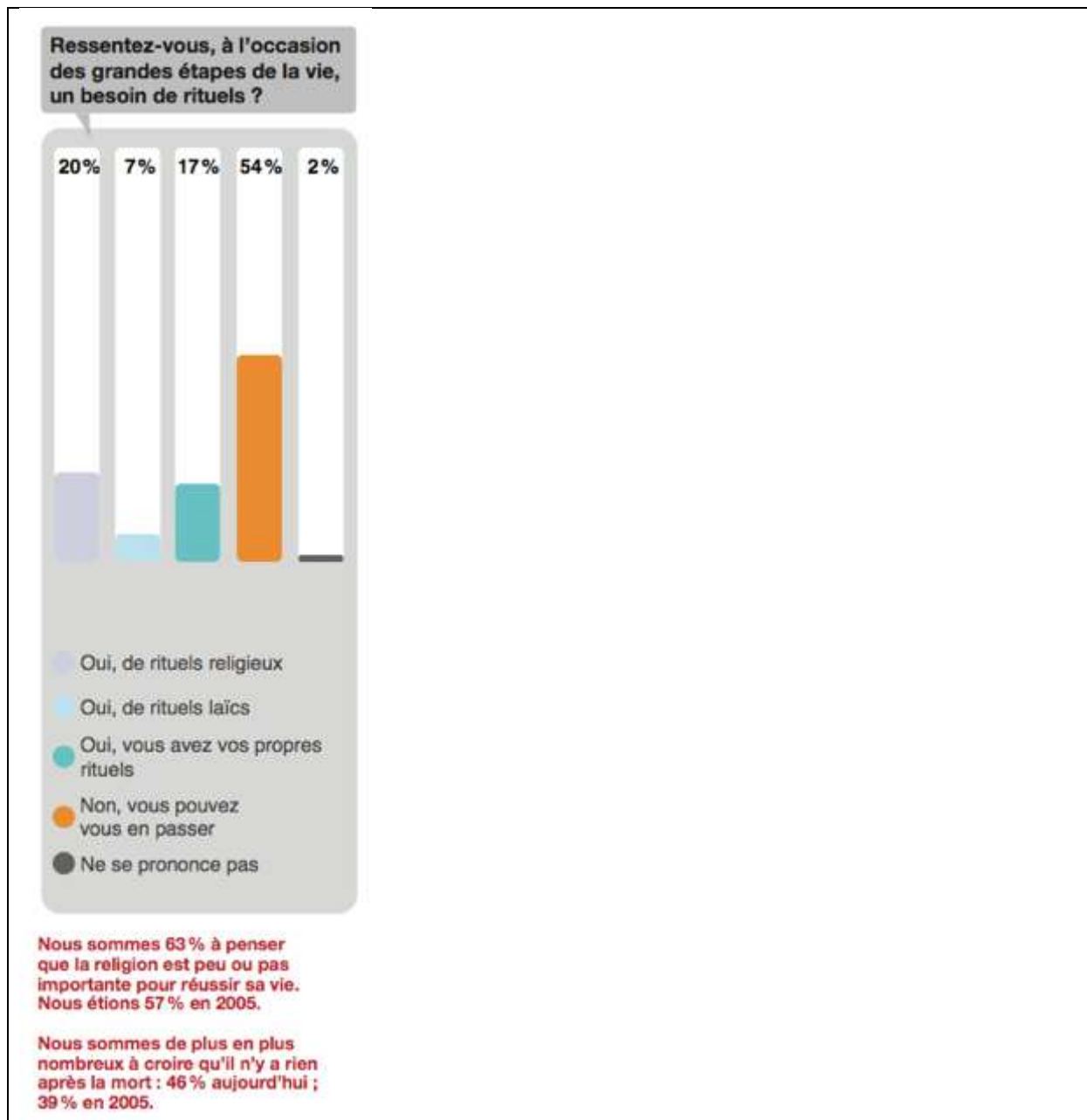
La religion, un besoin essentiel de l'homme ?
Une idée en recul : nous sommes 70 % à le penser aujourd'hui ; nous étions 78 % en 2005.

Avec laquelle de ces deux opinions êtes-vous le plus d'accord ?

Les religions correspondent à une mentalité ancienne, elles vont progressivement disparaître avec la modernité 28%

Les religions sont un besoin essentiel de l'homme, elles vont perdurer même si elles se transforment 70%

Ne se prononce pas 2%



Sondage OpinionWay réalisé en ligne pour CLES du 25 septembre au 3 octobre 2013

sur un échantillon de 2 017 personnes représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus.

DÉCEMBRE 2013 - JANVIER 2014 CLES

<http://www.cles.com/enquetes/article/la-majorite-des-francais-se-passent-de-dieu>

APRÈS DIEU

LA TENTATION RELIGIEUSE DEMEURE

Par Jean-Louis Servan-Schreiber

En oubliant Dieu, nous avons cru faire une croix sur la religion et sur les réponses toutes faites à nos questions métaphysiques. Comment combler ce vide qui laisse la plupart d'entre nous un peu trop seuls ?

J'ai fait mes études secondaires chez les jésuites et ne l'ai jamais regretté. Ce n'était pas des inquisiteurs et ils étaient intelligents. Du moment qu'on avait de bons résultats et qu'on assistait aux offices, ils n'en demandaient pas davantage. Ah oui, il fallait se confesser de temps en temps. Qu'est-ce qu'un gosse de 12 ans, pas trop rebelle, pouvait bien trouver à se re-procher ? Il y avait bien les prémices du bouillonnement hormonal : « Mon père, j'ai eu de mauvaises pensées. » « Vous direz trois "Notre Père" et trois "Je vous salue Marie". » C'était vite réglé.

Je leur fais quand même un reproche : ne rien nous avoir appris sur les autres religions. Je les ai découvertes plus tard, au gré des rencontres et des événements. J'ai compris qu'ils n'avaient pas voulu parler de la concurrence. Le dialogue interreligieux n'est-il pas, pour chaque religion, une catastrophe ? Si l'on admet la diversité des cultes, pourquoi rester catholique plutôt que juif ou bouddhiste ?

Les jésuites m'ont enseigné la religion catholique, ce qui est utile dans un pays de culture chrétienne, ne serait-ce que pour décrypter les innombrables métaphores évangéliques. Mais ce ne sont pas eux qui m'ont fait comprendre Dieu. Il fallait croire, pas expliquer ni tenter de prouver. Ce sont les philosophes qui m'ont permis de situer la question de Dieu.

L'inconvénient d'avoir été élevé dans une religion, c'est qu'on risque de trouver ses rituels assommants et répétitifs avant de comprendre qu'elle est l'une des réponses possibles aux questions métaphysiques, aussi vieilles que l'humanité : Pourquoi suis-je né, pourquoi dois-je mourir ? Qu'est-ce qui est bien ou mal, permis ou défendu ? Y a-t-il quelqu'un ou quelque chose pour expliquer l'univers ? Quel sens ont ma vie, la souffrance, la misère, l'injustice, la mort des autres ?

Comment ce Dieu, inventé il y a vingt-cinq siècles par des Bédouins, pouvait-il tenir le coup devant les questionnements des Lumières, de la rationalité, de la science et face au triomphe de la technique, de la frénésie de consommation, de la libération sexuelle, des massacres aux millions de morts ? Comment ce Dieu à qui les monothéistes attribuent une voix, des colères, de l'amour et même un fils, pouvait-il se préoccuper à la fois de moi, de chacun de nous et des milliards de galaxies ? Comment ce Dieu pouvait-il endosser les crimes et les massacres commis au nom de la religion ? Comment pouvait-il être représenté par des Eglises autoritaires, castratrices, devenues des bureaucraties et des groupes de pression politiques ?

Complices des pouvoirs autocratiques, les religions ont été un des facteurs déclenchants des révolutions, début d'un changement décisif de nos sociétés, plus profond et plus durable que l'épisode communiste : la séparation des pouvoirs politiques et religieux. Cela s'est souvent fait dans le sang : en France, en Espagne, au Mexique ou en Russie, on a exterminé beaucoup de prêtres parce

qu'ils étaient identifiés à l'oppression. En deux siècles, la religion est devenue une croyance privée. Aujourd'hui, mis à part les spasmes que vivent les pays musulmans, le monde est « sorti de la religion » au sens de Marcel Gauchet : le principe religieux n'organise plus nos sociétés, ni politiquement ni socialement. Croire et pratiquer est un choix personnel qui continue à avoir une présence forte, mais partout régresse. Les démocraties se veulent laïques au bon sens du terme : non pas antireligieuses, mais a-religieuses.

Dieu n'est plus central dans la vie d'une majorité de nos contemporains, même s'ils continuent à se réclamer d'un culte. L'incroyance gagne toujours plus de terrain. Depuis 2005, elle a augmenté de 9% dans le monde entier, de 13% aux Etats-Unis et de 21% en France (Gallup, 2012). Plus on est éduqué et riche, moins on est croyant et religieux.

Mais des millénaires de monothéisme ont creusé un sillon si profond dans nos cultures, bien au-delà du religieux, que son effacement a laissé un vide. L'accession au bien-être, à la consommation, aux divertissements de masse, a tenu occupées les générations récentes, tout en laissant intactes les questions existentielles évoquées plus haut. Le culte des objets matériels et de l'argent nous tire vers le bas, alors qu'il est naturel et légitime d'aspirer à se rattacher à quelque chose qui nous élève et nous dépasse. On appelle ça la transcendance. Mais tous les savants, tous les politiciens, tous les industriels, tous les banquiers du monde sont incapables de nous en procurer ne serait-ce qu'un gramme.

Dans notre sondage exclusif (réalisé par OpinionWay), à peine plus de la moitié des Français se déclarent catholiques (56%) et les « sans religion » déclarés comptent pour un tiers. Seul un tiers d'entre nous disent croire en Dieu ; donc près des deux tiers de la population n'y croient pas. Les ventilations du sondage montrent que les « religieux mais sans Dieu » représentent près du tiers des Français. Ils se considèrent comme rattachés à une religion, tout en se passant de la clé de voûte de cette dernière. Ce para-doxe mérite explications.

Dans la plupart des pays où la religion n'est plus un principe de fonctionnement de la société, elle demeure une culture, d'imprégnation millénaire. Les Soviétiques, tout comme les maoïstes, ont tenté de l'éradiquer mais, après eux, elle est rapidement remontée à la surface. Même les non-croyants continuent à se conformer aux principes moraux de leurs ancêtres, sans y voir pour autant d'obéissance à quelque divinité. D'un consensus général, les nôtres sont « judéo-chrétiens », ce qui n'étonnera personne. Se comporter « en bon chrétien » est aujourd'hui une expression désuète, sauf chez les vrais croyants, mais chacun, même sans le savoir, observe les préceptes du catéchisme de première année. Et culpabilise quand il ne le fait pas. La morale laïque est évangélique, ne serait-ce que faute d'alternative, personne n'ayant réussi à en proposer une autre. Heureusement, tout en observant les bons principes, nous nous sommes enfin débarrassés de la notion de péché.

Ce partage de règles morales et de comportement montre que la longue imprégnation religieuse de nos sociétés a eu son utilité. La civilisation a progressé, au point que la morale commune est quasiment portée par tous à travers le monde. La loi et la psychologie servent de régulateurs, sans qu'une croyance divine soit nécessaire. Les principes du vivre ensemble ne sont pas, loin de là, respectés par tous, mais l'immense majorité les applique peu ou prou. L'éthique et la morale sont probablement les domaines où le consensus est le mieux parvenu à se substituer aux commandements divins.

D'importants besoins humains, auxquels les religions répondaient en bloc, restent cependant sans réponse toute faite. L'effacement de Dieu nous oblige à les traiter en ordre dispersé : donner du sens à l'existence ; être relié à une communauté dont on approuve les valeurs et les codes ; scander notre vie par des rituels que l'on puisse partager avec ceux qui nous entourent.

La question du sens domine et englobe toutes les autres, puisqu'elle naît de l'énigme de notre existence, de l'absurdité du mal et de la souffrance, de la fatalité de la mort. Elle est aussi ancienne que la conscience humaine qui s'est manifestée, il y a des dizaines de milliers d'années, par les premiers rites funéraires. Elle est née de notre mortalité. La religion y proposait une réponse unique : un Dieu auquel nous étions soumis et rattachés toute notre vie. Sur le sens de la vie, la foi et la croyance n'ont pas été remplacées. Elles seules offrent une hypothèse de transcendance. Les philosophies ne peuvent proposer que des analyses ou des hypothèses. Chacun peut donner du sens à sa vie, mais pour « le » sens de la vie, on cherche encore. A une époque où le relativisme et le matérialisme intransigeant ne laissent pas de place au sacré, au surnaturel ou à l'absolu, nous sommes fort dépourvus de réponses aux mystères irréductibles de l'existence et de la finitude.

Toutes les autres fonctions religieuses relèvent du vivre ensemble, donc de l'immanence. On peut être relié aux autres par le couple, la famille, la tribu, la communauté, voire Facebook ou même la nation ou un club de foot. Mais ces liens ont été affaiblis, à des degrés divers, par la montée de l'individualisme, inexorable jusqu'ici. La souveraineté et l'accomplissement de soi se payent en solitude accrue.

De même, nos rituels, qui marquaient les étapes de notre existence, étaient les manifestations les plus visibles et prégnantes du passage des jours, des années, des saisons. Du baptême aux funérailles, en passant par toutes les cérémonies et les offices, les vies, dans nos sociétés rurales, étaient criblées de cérémonies bercées de chants sacrés. Probablement devenus oppressants et incompatibles avec les nouveaux rythmes modernes, ces rituels religieux structurants n'ont été remplacés que par des festivités amicales (pour les mariages par exemple), commerciales (comme Noël) ou d'une désolante aridité, comme les crémations avec diffusion sur écran de photos du défunt en vacances. Là encore, chacun se bricole ses cérémonies, aboutissant au mieux à des autocélébrations chaleureuses ou réconfortantes.

Les Homo sapiens avaient inventé des religions bien avant les monothéismes, et même le bouddhisme. Depuis deux siècles, les progrès inouïs que la science et la technique ont apportés à notre parcours terrestre, nous ont tellement grisés que nous avons cru pouvoir y trouver toutes les réponses à nos dilemmes de mortels. On a pensé naïvement exorciser la mort, en éluder le questionnement. Certains n'annoncent-ils pas qu'elle sera même bientôt vaincue ? Mais sommes-nous vraiment devenus ces esprits forts, imprégnés d'un stoïcisme d'airain, qui pourraient, selon la belle expression de Roger-Pol Droit , « faire face au néant sans en faire toute une histoire » ? D'ailleurs, le néant est-il si sûr ? Nous n'en avons pas fini avec les besoins religieux...

Ne voit-on pas, en Grande-Bretagne, des athées se cotiser pour racheter des églises désaffectées (souvent transformées en pubs) où ils peuvent se retrouver et s'inventer des rites ? Lisez aussi, page 64, l'histoire de Jerry, le pasteur américain qui, ayant perdu la foi, continue à prêcher des assemblées d'incroyants. De plus en plus nombreux sont ceux qui se composent une « spiritualité laïque » nourrie à la fois de morale judéo-chrétienne, de défense des droits humains, de méditation, de médecines alternatives, de conscience écologique, d'une forme de panthéisme en communion avec

la nature. Les esprits plus tentés par les pensées venues d'Orient ou les philosophies de l'Antiquité, se tournent vers des sages qui prônent l'acceptation du réel et de ses contraintes. Nombreux sont les lecteurs de CLES qui explorent tout ou partie de ces pistes, avec un désir naturel de ne pas le faire seuls.

Il y a là, d'évidence, un marché tentant pour des charlatans, gourous ou illuminés de tous poils, ce qui contribue, aux yeux des rationalistes purs et durs, à disqualifier ces recherches pourtant sincères et tâtonnantes. Sentant venir le péril, les religions traditionnelles essaient de s'adapter à des standards plus décontractés. Dans des pays comme le Brésil, les cultes évangéliques, en nette progression sur l'Eglise catholique, proposent des cérémonies où l'on chante et danse en rythme, exhorté par un officiant-animateur qui célèbre Jésus-Christ comme une star et ne parle plus de Dieu. A défaut de chercher la spiritualité au plus haut des cieux, on la puise dans les ferveurs partagées, rejoignant en cela toutes les religions primitives.

Les siècles récents nous avaient légué le doute méthodique, la rationalité implacable, la méfiance à l'égard des illusions. Le plus récent y a ajouté les atrocités meurtrières de masse et la désillusion des utopies politiques. On peut comprendre que soit recherché en priorité ce qui apaise, reconforte, unit et donne de l'espoir. C'est bien là le fonds de commerce des religions. Va-t-on en inventer de nouvelles ? Peut-on actualiser celles qui existent pour qu'elles répondent mieux à nos nouveaux questionnements ? Face au péril moral de l'argent comme seule valeur planétaire, les tentatives religieuses seront un des chantiers de notre siècle. ■